

Stéphane Mercier, cours du 2 décembre 2010 [version du 2 décembre 2010]

Clichés sur le Moyen Âge

Il est indispensable de prendre la mesure des clichés qui nous encombrant, et de nous en défaire autant que possible. Quelques livres intéressants :

→ Régine Pernoud, *Pour en finir avec le Moyen Âge*, Seuil, 1977.

→ Jacques Heers, *Le Moyen Âge, une imposture*, Perrin, 1992.

→ Martin Blais, *Sacré Moyen âge !*, Fides, 1997.

URL = http://classiques.uqac.ca/contemporains/blais_martin/blais_martin.html

Retenons, par ex., le statut de la femme, qui se dégrade surtout à mesure que le droit romain revient en force, soit à la fin du XIII^e s. (rôle des juristes de cour réunis par Philippe le Bel) ; de même, l'idée d'un monde se complaisant dans la crasse doit être nuancée (en comparaison du XVI^e s. par ex.) ; quant aux cloisonnements sociaux, au marasme économique et au caractère figé de la société, ce sont des mythes forgés par des idéologues (absolutistes ou révolutionnaires – les extrêmes se touchent) et perpétués par la littérature et une tradition scolaire dénuée d'esprit critique.

Aristote et Platon

La connaissance du grec recule en Occident (comme on abandonne progressivement l'usage du latin dans l'univers byzantin) : si Boèce est encore bilingue (début du VI^e s.), Augustin (m. 430) ne l'était déjà plus un siècle plus tôt. L'œuvre d'**Aristote** est largement oubliée pendant plusieurs siècles, à l'exception des traités logiques transmis en latin par Boèce (renouveau de la dialectique au XI^e s.).

Le *retour d'Aristote* se fait essentiellement au XIII^e s. : le corpus devient accessible dans son ensemble en traduction latine, et l'Université utilise et commente abondamment son œuvre, qui devient canonique, et ce, malgré des réticences initiales de la part des milieux conservateurs.

Platon, de son côté, reste largement méconnu (peu de textes accessibles ; quelques exceptions : une partie du *Timée* grâce à la trad. et au comm. de Chalcidius) jusqu'au XV^e s. Les intellectuels byzantins, not. au concile de Florence, diffusent la pensée platonicienne, qui va fleurir dans cette ville dans l'entourage des Médicis (Laurent le Magnifique, m. 1492) et autour de la personnalité de **Marsile Ficin** (m. 1499) qui traduit notamment l'ensemble de l'œuvre de Platon (1491) et de celle de Plotin (1492).

Université et scolastique

L'essor intellectuel le plus spectaculaire du Moyen Âge est lié à celui des *corporations universitaires* (Paris, Bologne, Oxford, etc.) dès le début du XIII^e s. et de la pensée scolastique, illustrée par des intellectuels de premier ordre, comme **Thomas d'Aquin** (m. 1274) ou **Jeans Duns Scot** (m. 1308).

Dans le courant du XIV^e siècle, *la scolastique se sclérose* progressivement – ce qui n'exclut évidemment pas la présence de personnalités remarquables. Les critiques sont le fait des cercles intellectuels hostiles à la tradition académique de l'Université, et partisans d'une manière de retourner à l'Antiquité, qui aurait (j'insiste : *aurait*) été oubliée. Ces intellectuels, tels Dante (m. 1321) ou Pétrarque (m. 1374) sont considérés comme des précurseurs de l'Humanisme.

La scolastique connaît *un important renouveau* à l'époque où fleurit l'Humanisme, soit durant le XVI^e s. : c'est l'époque de **Cajétan** (contemporain d'Érasme), **Vittoria** (précurseur de Grotius avec sa manière de concevoir le droit naturel et celui des peuples) ou encore **Suarez** (de l'ordre nouvellement fondé des Jésuites, appelé à jouer un grand rôle durant l'époque dite classique).

À partir du XVII^e siècle, la scolastique se perpétue, mais n'est bien souvent plus que l'ombre de ce qu'elle avait été, malgré quelques individus remarquables, bien entendu. Elle connaît *une ultime renaissance* à la fin du XIX^e siècle (Encyclique *Aeterni Patris* du pape Léon XIII en 1879) et durant la première moitié du XX^e s., après quoi elle disparaît à peu près entièrement.

Et avant ?

La vie intellectuelle au Moyen Âge ne commence pas avec l'Université ! Si les VI^e et VII^e s. voient un net recul de la vie intellectuelle, on ne peut négliger ni l'impulsion donnée par la « renaissance » carolingienne (autour de Charlemagne, avec la personnalité d'Alcuin, m. 804) aux VIII^e et IX^e s., ni l'intérêt renouvelé pour la dialectique au XI^e s., ni le rôle considérable joué par les écoles monastiques et cathédrales aux XI^e et XII^e s.

Parmi les personnalités les plus remarquables sur le plan philosophique à cette époque, citons au moins **Anselme de Cantorbéry** (m. 1099) et **Abélard** (m. 1142). Le premier est célèbre pour sa formulation de l'argument dit « ontologique » destiné à établir l'existence de Dieu ; quant au second, il est not. le promoteur d'une manière rationnelle de conduire la théologie en distinguant nettement le domaine de la raison de celui de la foi.

Foi et raison au Moyen Âge : le cas de Thomas d'Aquin

Le Moyen Âge n'est nullement obscurantiste, et ce n'est pas le moins du monde un temps où la raison est « étouffée » par la foi. Le paysage intellectuel médiéval est beaucoup plus fragmenté qu'on ne le croit (on peut évoquer l'« averroïsme » latin, dénoncé par Thomas ou Pétrarque).

Malgré des tensions entre philosophie et théologie, les deux disciplines peuvent cohabiter et même se renforcer mutuellement sans empiéter l'une

sur l'autre. **Thomas d'Aquin** est de ceux qui pensent cette nécessité de « distinguer pour unir » (la formule est de J. Maritain).

Dans la *Somme contre les Gentils*, Thomas veut défendre la vérité de la foi chrétienne en s'appuyant sur les ressources de la raison : il y a des vérités accessibles à la seule raison, et d'autres qui, sans qu'on puisse les prouver à proprement parler, ne s'opposent nullement à la raison, mais s'harmonisent avec elle ; il est donc possible, par la raison, de réfuter les arguments avancés contre la foi (application : la question de l'éternité du monde).

Contre l'obscurantisme : les droits de la conscience chez Thomas

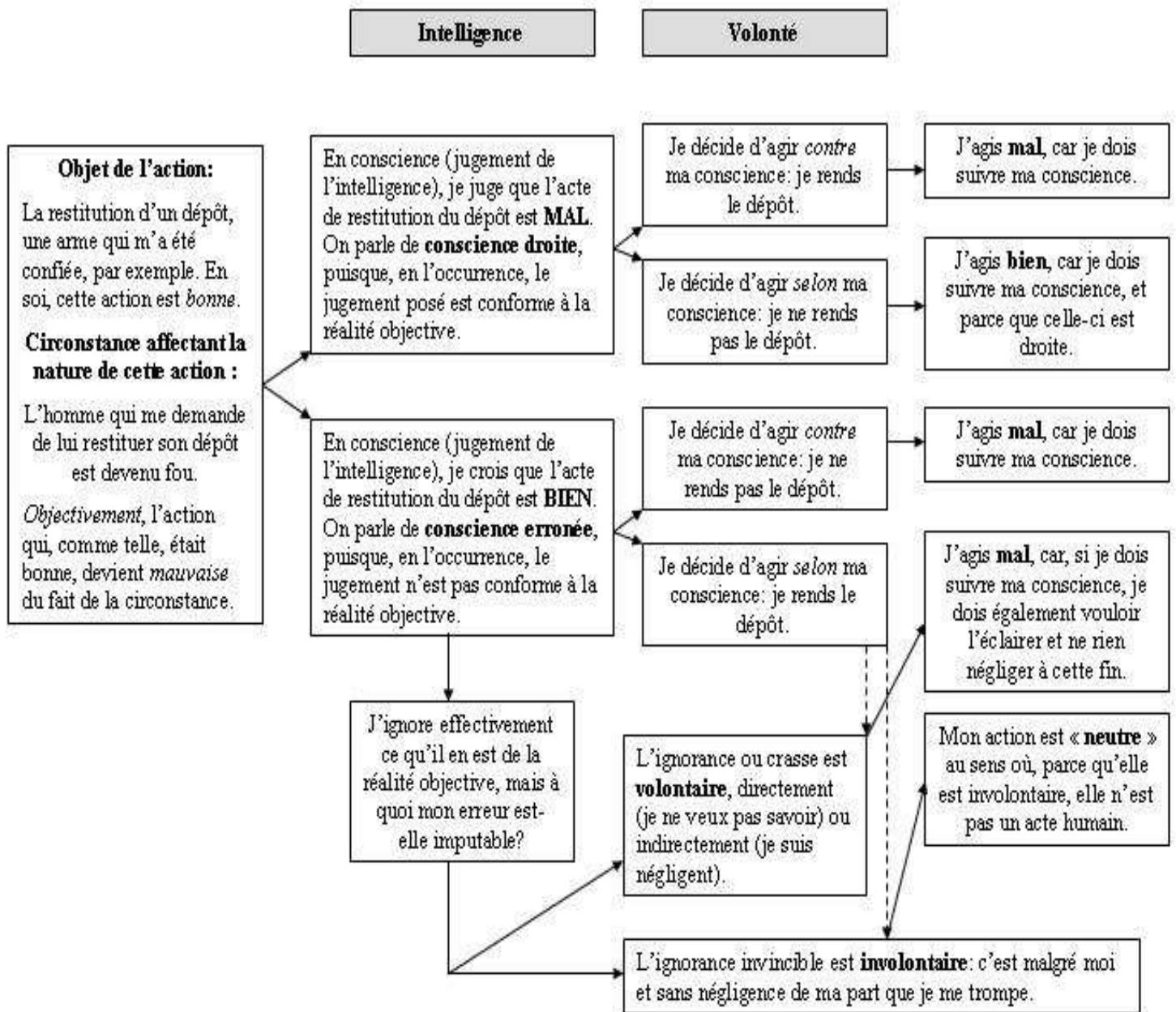
Thomas d'Aquin prend nettement position pour la liberté de conscience, au sens où l'on doit toujours, selon lui, obéir à ce qu'elle nous dicte, sous peine de commettre une faute morale.

→ La raison est comme la voix de Dieu en chacun de nous ; nous sommes tout naturellement tenus d'obéir à cette voix, *même si cette voix se trompe*. En effet, ce que propose la raison, elle le propose comme vrai (même si, ce faisant, elle se trompe) ; la volonté, qui n'est pas juge en matière de vérité et d'erreur, ne peut donc que suivre ce qui lui est présenté comme vrai, sous peine d'être en faute en se détournant expressément de ce qui lui est présenté (à tort ou à raison) comme vrai.

Pour autant, agir selon la conscience est *nécessaire* pour bien agir, mais non pas *suffisant*. L'idée de Thomas est la suivante : pour que l'acte soit bon, il faut à la fois que la volonté obéisse à la conscience *et* que la conscience soit conforme à la réalité de son objet ; on parle alors de « conscience droite » (le jugement est conforme à la réalité objective), par opposition à une conscience « erronée ».

→ Le cas de l'ignorance est intéressant, et la portée éthique de ce qui la concerne peut se résumer par l'idée que nous avons autant le devoir de suivre toujours notre conscience que de l'éclairer.

Schématisation de l'analyse du jugement moral et de l'action :



Considérer la morale comme un ensemble de prescriptions auxquelles il faudrait se conformer sans rechigner pour être « en règle avec sa conscience » est donc une solution de facilité à laquelle Thomas n'entend absolument pas recourir. De fait, il a une plus haute idée de l'homme, appelé à assumer sa liberté et sa responsabilité de créature raisonnable devant Dieu.